

AUGUSTIN,
BERGER DU GRAND VEYMONT

Bernard Freydier

Éditions ThoT
Roman historique

Pendant vingt ans, dont dix-sept en classe unique, Bernard Freydier a été l'instituteur du village de Gresse-en-Vercors. Après une nomination à Grenoble, il termine sa carrière à Échirolles. La retraite venue, il se réinstalle au pays et se passionne pour l'étonnante histoire des habitants de la haute vallée de la Gresse. En 2013, avec Bernard Brun-Cosme pour les photos, il publie son premier ouvrage sur l'histoire des sports d'hiver à Gresse-en-Vercors. En 2015, avec ses amis de l'association « Gresse-en-Vercors, histoire et patrimoine », il coécrit l'ouvrage *Monestier-de-Clermont, terre d'entrepreneurs*, l'histoire des sociétés Allibert et Moncler nées à Monestier, paru aux éditions Glénat. La même année, c'est le cinquantenaire de la création de la station et il réalise, avec Natacha Boutkévitch et Bernard Brun-Cosme, un film photographique, *Ce pays, oh, mes amis c'est Gresse !* Il publie aujourd'hui son premier roman historique, mêlant personnages fictifs et figures bien réelles de ce pays gressois entre Vercors et Trièves.

CHAPITRE 1
UNE NAISSANCE AU HAMEAU DE LA VILLE

Février 1852 : depuis plusieurs jours, un froid vif et piquant s'est installé. La neige tombe en abondance sur la plaine de La Ville au pied du Grand Veymont, le géant du Vercors, du haut de ses 2 341 mètres.

La Ville est l'un des treize hameaux de la commune de Gresse qui, avec près de neuf cents âmes, est la plus peuplée du pays de Monestier-de-Clermont, ce canton situé à trente-cinq kilomètres de Grenoble, aux portes du Trièves, sur la route qui relie la capitale des Alpes à Sisteron.

Édouard et Franceline Martin habitent la maison la plus au sud du hameau, au centre de la vaste plaine de La Ville, qui tire son nom de la villa romaine qui occupait ces lieux au début de notre ère.

Grand, plutôt sec, un noble et beau visage affichant souvent un sourire bienveillant, une certaine sagesse alliée à une grande

détermination, Édouard approche de la quarantaine. Franceline, sa douce épouse, n'a pas encore trente ans. Longtemps, elle a fait chavirer les cœurs des jeunes villageois, les entraînant, au son du violoneux, dans d'inoubliables farandoles à l'occasion des vogues et veillées. Mais c'est son Édouard qu'elle a choisi pour toujours.

Leur ferme, recouverte de chaume, expose face au Veymont son impressionnante façade d'un peu moins de soixante mètres de longueur. L'étable, la bergerie et la grange sont encadrées par deux petits appartements : à l'est, celui des parents d'Édouard, Antoine et Zélie ; à l'ouest, celui des jeunes ; deux pièces pour chaque couple, l'intimité des parents préservée par de simples rideaux, l'indispensable cheminée, et enfin le poêle, qui trône au centre de la cuisine. Entre le ruisseau et la maison s'élève le four à pain que la famille partage avec les Girard et les Garnier, leurs plus proches voisins. Sur le cadastre de 1828, magnifique document précieusement conservé en mairie, le bâtiment est nommé Maison Argoud : Zélie a en effet hérité de la propriété de son père, Jean-François Argoud.

Franceline attend son troisième enfant. Leur première fille, Angèle, va sur ses quatre ans ; la seconde, Pauline, aura bientôt deux ans. Elles ont toutes les deux les yeux bleus et le sourire de leur maman.

Dans la soirée de ce dimanche 12 février 1852, l'inquiétude d'Édouard grandit. Franceline est restée longuement assise devant la cheminée. Ressentant les premières douleurs, elle s'est couchée. Faut-il qu'il se rende au village de L'Église pour faire appel à la Maria Vallier qui exerce avec un certain talent son métier d'accoucheuse ?

Dans la vallée de la Gresse, depuis toujours, les naissances ont lieu au domicile familial, où les jeunes mamans bénéficient des services de matrones riches de leur propre expérience de mère de famille nombreuse. Mais la commune a, depuis plusieurs années déjà, souhaité la présence permanente d'une sage-femme formée aux frais de la collectivité à l'hôpital de Grenoble. Le premier médecin résidant à Vif, beaucoup trop loin pour répondre aux urgences, c'est elle qui s'occupe maintenant, avec beaucoup d'efficacité, des vingt à trente naissances annuelles.

Comme toujours, la nuit tombe brutalement, un froid glacial l'accompagne. Édouard enfile son grand manteau et se coiffe de son chapeau. Devant la maison, il constate que le vent a tourné. Depuis plusieurs heures, une neige épaisse est tombée en gros flocons du Grand Veymont, poussée par la célèbre traverse¹, ce vent du sud-ouest. Mais maintenant une bise violente tente de s'engouffrer dans la vallée en chassant les nuages. Elle risque de très rapidement former des congères et de rendre l'étroit chemin inaccessible. Il faut faire vite !

Édouard frappe à la porte de ses parents : « Mère, peux-tu t'occuper des petites et veiller sur Franceline ? Je crois que c'est pour cette nuit ! Je dois aller chercher sa mère et la Maria au village... » Il se précipite à l'écurie. Le Mousse, fidèle, laborieux et placide mulot, déguste sa portion de foin. Il faut lui mettre le harnais et l'atteler au traîneau qui, grâce à ses longs et fins patins, doit permettre de rejoindre le village de L'Église, situé à près de

1. Vent venu de l'ouest qui souffle en travers de la chaîne du Vercors, d'où son nom. Il provoque d'importantes précipitations, sous forme de neige l'hiver.

deux kilomètres. Édouard allume les deux lanternes à bougies, qui donnent une certaine élégance à ce traîneau dont il est très fier. Une fois le pont sur la Gresse traversé, le chemin prend plein nord, direction le chef-lieu. La bise et le grésil agressent Édouard et son mulet. Les sabots, ferrés à glace comme chaque hiver, brisent les bourrelets de neige et les fins patins glissent légèrement sur la neige.

Au bout des cinq cents premiers mètres, l'équipage s'arrête devant la maison des Faure, les parents de Franceline. « Marie, pouvez-vous vous préparer et vous habiller très chaudement ? Votre fille va accoucher, je vous emmène à mon retour de Gresse... » Le chemin se rapproche du ruisseau, la neige s'accumule. Mousse, le mulet, hésite. La petite vallée se resserre, c'est le passage délicat du moulin. Heureusement, aucune coulée de neige n'obstrue le chemin. Voici enfin la scierie de la famille Martin-Dhermont et les premières maisons du Faubourg...

Maria habite une petite chaumière, près de l'église, à côté de la maison forte de la Rochassière, l'une des plus anciennes bâtisses de la commune, propriété de Barthélémy Giraud, l'armurier du village. Joseph, son époux, est maréchal-ferrant. Il ferre les sabots de tous les animaux de trait : vaches, chevaux et mulets, qui tirent charrues, trinqueballes, traîneaux et charrouffes¹. Les trinqueballes, en particulier, font la fierté des paysans de la haute vallée de la Gresse. On ne les trouve qu'ici et au village voisin de Saint-Andéol. Leurs deux roues à l'arrière et leurs demi-patins à l'avant en font un engin particulièrement bien adapté aux pentes de la vallée et au transport des récoltes. Joseph est également

1. Charrettes à foin à quatre roues.

charron : il assemble les roues et les patins et, trempeur d'acier, réalise le tranchant des outils aratoires (pioches, haches) ou ceux des maçons (broches et burins).

Pas un chat dans les rues du village. Une fois Maria bien emmitouflée et installée sur le siège avant, l'équipage repart affronter la tempête. Cette fois, le vent violent souffle de dos et le Mousse a le pied plus sûr. Malgré les éléments déchaînés, Édouard se laisse conduire et se prend à rêver. Et si c'était enfin un garçon ? Un éleveur, berger, laboureur comme lui, pour reprendre la ferme qui fait sa fierté et celle d'Antoine, son père : deux vaches, souvent sollicitées pour travailler ; une centaine de brebis ; quelques béliers ; douze hectares de prés, cinq de terres labourables, quatre de bois... un modeste mais précieux patrimoine familial qui a besoin de bras nombreux, forts et renouvelés.

Édouard est également conseiller municipal. Comme son père avant lui, il représente les habitants de son hameau. Au cours de la dernière séance du mois de janvier de l'assemblée communale, les débats, présidés par le maire Martin Chomat, l'ont beaucoup inquiété. L'Administration forestière s'oppose une nouvelle fois aux parcours des troupeaux de moutons de Gresse sur la Grande Montagne derrière la chaîne du Vercors, le long de ces chemins qui mènent de Dea à Cularo, de Die à Grenoble.

Cette décision peut se révéler dramatique pour la communauté gressoise. Si en 1850 on recense seulement 150 vaches, quatre-vingt-dix bœufs, cinq taureaux et quarante-six chevaux, le cheptel ovin, en constante augmentation, est très important :

3 500 moutons et 1 400 agneaux. Ces troupeaux représentent l'activité principale des 115 paysans de la commune. Pour assurer leur survie, il faudra se battre, convaincre les représentants de l'Administration, et surtout monsieur le préfet. Une famille vient de quitter le hameau de Montrond, au pied de La Palle, pour s'installer à Vif. Quelles sont les raisons de ce départ ? Que signifie cette première pour la communauté ?

Le Mousse stoppe brutalement devant la maison des Faure. Marie grimpe sur la banquette et se serre entre son gendre et Maria. Le traîneau arrive enfin à la ferme, au grand soulagement de Franceline qui sent les contractions s'accélérer. C'est une longue nuit de veille, de réconfort et d'encouragements qui commence. Mais c'est l'affaire des femmes, de Maria, Marie et Zélie, qui entourent et rassurent Franceline.

Édouard et Antoine se réfugient à l'étable pour traire les vaches, puis à la bergerie où les moutons reçoivent leur ration de foin. Antoine est d'ordinaire un taiseux qui ne s'exprime que très rarement mais, cette nuit, en ces circonstances exceptionnelles, il ne peut s'empêcher de parler.

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon fils ?

— Cette histoire de Grande Montagne me préoccupe beaucoup ! Pourrons-nous monter cet été le troupeau à La Chau ?

— Pourtant, de nombreuses délibérations du conseil ont été adressées aux autorités ! Elles expliquaient toutes que notre communauté tire ses principaux moyens d'existence de l'élevage des bêtes à laine. Et pour cela, il faut des montagnes livrées au libre parcours.

— Oui, mais elles n'ont pas convaincu l'Administration

forestière, qui affirme toujours avec force que ce qu'elle nomme « le surpâturage de nos troupeaux » provoque la déforestation et amplifie les phénomènes d'érosion.

— Il est vrai que les dernières crues torrentielles de l'automne ont été catastrophiques. La Gresse et le ruisseau du Clôt du Roux ont envahi plusieurs prés et des parcelles d'avoine et de seigle, déposant après leur passage des tonnes de cailloux.

— Nous devons, comme à chaque fois, les ramasser et les jeter sur les clapiers. Nous avons deux combats à mener : celui contre les crues et celui de la survie des alpages pour nos troupeaux qui ont besoin d'herbe. De temps immémoriaux, les pâturages ont été l'unique ressource de la commune, soit qu'elle affermât¹ la Grande Montagne aux bergers de Provence, soit qu'elle y mît elle-même ses troupeaux.

Soudain la porte de l'étable s'ouvre, Zélie se précipite :

— L'enfant est né ! Et c'est un garçon !

Édouard réveille Angèle et Pauline :

— Venez vite, mes petites, venez faire connaissance avec votre petit frère !

— Que je suis heureuse et qu'il est beau ! s'exclame Franceline.

— Comment allons-nous appeler ce petit homme ?

— Augustin, si tu le veux bien, mon Édouard. Augustin, comme mon grand-père !

— Alors, va pour Augustin... qui deviendra peut-être berger lui-même : un petit Augustin, un grand berger.

La tradition de la vallée voulant que le deuxième prénom soit le prénom usuel, il sera déclaré Jean puis Augustin.

1. La commune loue ses alpages aux éleveurs.

Le lendemain matin, un épais manteau de près d'un mètre de neige recouvre la plaine de La Ville. La bise a chassé les nuages, le soleil levant éclaire le Grand Veymont et l'Aiguillette : la vallée s'est mise en beauté pour ce premier jour de vie d'Augustin Martin, le nouveau petit Gressois du hameau de La Ville.

CHAPITRE 2
LE PREMIER PRINTEMPS D'AUGUSTIN

Zélie a sorti le berceau devant la grande maison, ainsi que son rouet pour filer un peu de laine. Elle prépare également les fils qui lui permettront de tricoter pour toute la famille de solides chaussettes et des bas très chauds. Bien abritée, elle profite des premières belles journées de ce début avril. La neige a déjà beaucoup fondu, il n'y en a plus au village de L'Église ni sur les versants sud. Angèle et Pauline courent de la ferme au four, heureuses de retrouver la terre, les premières et fines pelouses. Elles se bousculent, se poursuivent et rient aux éclats. Comme souvent, Belle, la chienne de la maison, participe à leurs jeux.

— Ne vous approchez pas de la Gresse, elle est énorme ! Si vous tombez, vous allez vous noyer !

Gonflées par la fonte des neiges, les eaux du torrent roulent bruyamment, emportant sables, graviers et pierres et, aujourd'hui, elles ne sont pas loin de déborder.

Édouard et Antoine travaillent dans les champs derrière la maison. Ils tentent de réparer les dégâts provoqués par les crues torrentielles de l'automne. Des tonnes de galets ont envahi leurs prés. Il faut patiemment les ramasser dans de lourds paniers et grossir ces fameux clapiers que des générations de Gressoises et de Gressois ont créés depuis des temps immémoriaux. Encore deux ou trois ans et les petites pourront, elles aussi, participer à ces tâches aussi dures et ingrates que vitales.

Mais pour Édouard, il faut trouver de vraies réponses pour protéger les terres de ces catastrophes.

— Nous devons mobiliser d'autres bras et imaginer des solutions plus définitives. Quelques personnes sont sans travail. Pourraient-elles nous aider ?

— Pourquoi n'évoques-tu pas ce problème avec Martin Chomat et les conseillers ?

— C'est vrai qu'à La Bâtie, à La Combe et à Uclaire, les champs ont également souffert. Je vais lui demander de mettre ce point à l'ordre du jour. Avec la délibération urgente à rédiger pour le préfet, le projet de nouvelle école, nous allons avoir de quoi nous occuper !

— Puisque tu vas à la réunion dimanche matin, profite-en pour porter le beurre aux sœurs Fortuné qui en ont réclamé.

À la ferme, le beurre c'est le travail de Franceline. Régulièrement, la jeune femme sort sa baratte pour transformer la crème de lait en beurre. Jules Terrier, l'habile menuisier du hameau, lui a fabriqué cette baratte verticale à batte que Franceline aime longuement et patiemment actionner en lisant l'une de ces rares revues que le facteur apporte parfois, ces petits journaux qui la passionnent et l'entraînent dans les aventures et les rêves les plus fous.